

ALEXANDRA LE BORGNE

RETROUVER LES PARASOLS

ROMAN



Alexandra Le Borgne

Retrouver les parasols

© Alexandra Le Borgne, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2960-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

— À ce soir, maman !

— À ce soir, ma poupée !

Célestine, ma fille de quatre ans entame sa deuxième année scolaire. Moi, Albane, trente-deux ans, fraîchement larguée par Yann, ce dernier aspirant à vivre une autre vie.

J'enfouis mon nez dans ses cheveux coupés au carré. Ils encadrent son visage et nous y avons glissé une barrette pailletée avant qu'elle ne prenne son petit déjeuner. Je renifle ensuite son dauphin même s'il est sale et que de la bave a coulé dessus cette nuit. Les mères aiment sentir les doudous de leurs enfants. Pour elles, ils sentent toujours bon. Célestine embrasse sa peluche, puis la range soigneusement dans son cartable. Elle m'adresse un signe de la main et s'éloigne au fond de sa nouvelle classe. Elle a laissé sa petite veste en jean suspendue par son col à un portemanteau. Dans quelques mois, elle réussira à écrire son prénom sur une étiquette qu'elle accrochera au-dessus.

Les couloirs de la maternelle sont bondés, mes oreilles agacées par les pleurs et les cris des enfants, par l'enthousiasme que provoque la rentrée chez les génitrices. Ravie d'apprendre que Louis ne fait plus pipi au lit la nuit, que Martin a perdu une dent et qu'Agathe, qui n'a jamais mangé de légumes hormis de la purée de carottes surgelée, a enfin goûté sa première tomate au mois d'août, et ce, uniquement parce qu'elle provenait du jardin de ses grands-parents. Avouons que c'est un peu facile. Si la fillette avait osé se caler l'estomac en ingurgitant de la courgette ou du poivron, j'aurais pu à l'occasion sauter de joie.

La tête basse, j'évite les mères avec lesquelles j'aimais pourtant bavarder l'année dernière devant le portail de l'école, ou un café quand l'occasion se présentait.

Trouvent-elles que j'ai perdu de l'allure ? Jugent-elles mes cheveux gras, mon teint fade et mes vêtements mal assortis ? Ont-elles prêté attention à l'absence de maquillage, à mon dos courbe, à mes yeux moins pétillants ou sont-elles absorbées par l'excitation et les craintes de leurs marmots ?

Ce n'est pourtant pas mon genre. Je suis plutôt sociable, à prendre des nouvelles des gens quand je les croise.

Je m'efforce de ne pas penser à la manière dont l'une berce sa poussette quand son petit dernier s'impatiente entre la sonnerie et la sortie des élèves, à la manie que l'autre a de casser son sucre avec le bout de sa cuillère alors qu'il vient

d'être plongé dans sa tasse. Savent-elles que Yann est parti ? Hors de question qu'elles m'interceptent, de subir leurs sincères condoléances, leurs expressions à la part de ma douleur. J'espère qu'elles ne diront pas que je suis devenue farouche, aigrie ou encore désagréable. Je ne suis pas prête. Je veux juste esquiver les « Vacances se sont bien passées ? » et les « Passe le bonjour à Yann ! »

Dans la voiture, les fenêtres grandes ouvertes, je suis subitement prise de bouffées de chaleur comme si la honte pouvait envahir. J'aurais dû prendre un café ou manger quelque chose, mais je suis encore incapable d'avaler quoi que ce soit. Je n'allais pas me forcer. Je m'avachis sur le siège pour m'en griller une en espérant faire passer cette fichue nausée. Notre appartement est vide. Mon cœur est gros comme le cartable de ma fille que j'ai chargé ce matin d'un gilet et d'un foulard par peur qu'elle n'attrape froid.

Il n'est pas venu.

La deuxième rentrée scolaire de Célestine et Yann n'est pas venu. Comment a-t-il pu nous rayer de sa vie du jour au lendemain ? Une histoire d'amour de dix-sept ans sans aucun reste. Tout maintenant n'est que pour elle.

J'essuie mes yeux avec la paume de ma main. J'aimerais les fermer, les ouvrir, me réveiller d'un mauvais rêve. Je les ferme, les ouvre. Le cauchemar est béant, bien vivant. Ils piquent. La fumée, les larmes. Yann est parti fin juin et je n'encaisse toujours pas. Juillet et août devaient rimer avec ambre solaire, plage, farniente. À la place, l'été est passé entre un canapé, un fauteuil, mes pleurs, une boîte de mouchoirs et un arrêt de travail. Exit le bronzage, les sauts dans les vagues et les mojitos au bord de la piscine. Exit les siestes sous le parasol rayé jaune et bleu que papa a gagné au loto il y a vingt ans. La crème solaire aurait fondu au contact de l'eau, qu'elle soit lacrymale, salée ou chlorée. Le mélange de mes larmes et de la pommade à l'indice élevé m'aurait brûlé la rétine. L'alcool, lui, n'aurait fait qu'aggraver mon état de lucidité.

Papa et maman ont proposé de m'héberger avec Célestine, le temps pour moi de m'en remettre. J'ai d'abord refusé, puis fini par accepter. Je leur fais confiance, être entourée ne peut que m'aider. J'ai retrouvé ma chambre d'adolescente que je partage avec ma fille, les habitudes familiales, et ma grand-mère, Antoinette, quatre-vingt-huit ans. Elle s'est installée ici il y a six mois et a emménagé avec ses tenues préférées, sa collection de colliers de perles et une vieille boîte en ferraille. Mon père a dû percer le mur au-dessus du buffet pour accrocher le coucou qu'elle ne voulait pas mettre en carton, vendre, donner, et encore moins jeter. Ma grand-mère possède également un discours analytique et

des symptômes qui pourraient s'apparenter à Alzheimer. Elle aime discuter, observer, examiner, psychanalyser, et surtout expliquer. Elle égare les objets et confond parfois nos prénoms.

J'ignore comment va évoluer la situation. J'ai exclu de changer ma fille d'école, ça n'aurait servi à rien à part la perturber davantage. Où habiterons-nous dans quelques mois ? Tant pis pour les allers-retours.

Quand j'ouvre la porte d'entrée de chez mes parents, je constate que ma grand-mère est réveillée. Assise sur le canapé, elle est déjà pomponnée et arbore trois colliers autour du cou.

— Ma petite chérie ! Tu viens de déposer Clémentine à l'école ? Comment allait-elle ce matin ?

— Célestine, Manou, Célestine.

Clémentine, ma cousine, a toujours été proche de moi et de ma grand-mère. On se voyait toutes les semaines, que ce soit chez elle, à nous allonger sur sa moquette à nous raconter nos histoires, à écouter de la musique, ou chez moi, à écrire des mots dans nos agendas scolaires, à danser en sortie de salle de bains en sous-vêtements avec une serviette de toilette enroulée sur nos têtes. Étriquées entre mon lit, ma table de chevet et ma commode, nous inventions des chorégraphies sous *les Sunlights des tropiques* pour exciter Jean-Sébastien, mon voisin d'en face. Sa chambre donnait en vis-à-vis. L'adolescent, un peu plus vieux que nous, bien plus timide, s'éloignait de la fenêtre pour éviter de nous regarder alors que plus d'un en aurait profité pour nous mater. Je ne lui ai jamais véritablement parlé en dehors des « Bonjour ! » et des « Bonsoir ! » quand il m'arrivait de le croiser. Durant notre enfance, nos parents ont échangé une ou deux invitations. Ils ne se côtoient plus, la vie happe chaque famille à ses obligations. Aujourd'hui, ils bavardent à la fête annuelle du quartier et discutent de temps en temps sur notre trottoir ou sur le leur bitumé depuis peu.

Quand les garçons de mon âge me ramenaient en scooter, Jean-Sébastien, lui, ne raccompagnait personne. Pas de fille à embrasser, encore moins à effleurer. Il passait ses samedis après-midi enfermé chez lui, hypnotisé par l'écran de sa console ou perdu dans les lignes du premier tome d'Harry Potter qu'il relisait pour la dixième fois.

Lorsqu'il a fallu se décider pour un choix de carrière, j'ai prétendu aux mêmes ambitions que ma cousine et me suis inscrite dans la même école d'infirmière. Seulement, Clémentine n'a pas fini les partiels de la première année. Elle a rencontré son mari Pierre, Paris, et son désir de devenir styliste. Elle a trouvé ça tellement plus élégant. Ma motivation, elle, a reçu un coup. Est-ce que je me

projetais franchement comme infirmière, ou est-ce que j'avais voulu la suivre ? Sous les conseils de Yann, je me suis accrochée la deuxième année, et capitulé à la troisième. Adieu les évaluations des états de santé, la réalisation des soins de confort. Mon métier d'aide-soignante m'a prédisposée aux changes et aux toilettes. Alors que je ne supporte plus mes résidents, les couches, l'odeur d'urine et celle qu'ils dégagent naturellement, je dois cohabiter avec la mère de maman. Le comble !

Je défais ma veste, m'assois en tailleur sur le canapé. Entre ma grand-mère et moi, Alain, le chat qu'elle a adopté, lèche sa patte et la passe derrière son oreille. Elle aurait pu choisir un prénom top 10 chez les félins comme Tigrou, Gribouille, Fripouille, Simba ou Felix, mais elle a préféré l'appeler « Alain » parce que « Alain » humanise. Ce prénom lui plaisait même pour un animal.

2

— *Les Chrysanthèmes ? La maison de retraite où tu es embauchée s'appelle les Chrysanthèmes ? s'étonna Maëlle qui passait nous voir régulièrement.*

En tant que meilleure amie, elle gardait un rôle important dans nos vies. On partageait avec elle les grands événements. Je me suis rapprochée de son voisin — beaucoup moins timide que le mien — le jour où mon premier petit copain officiel a préféré en ramener une autre à l'arrière de son deux-roues. Ce jour-là, la mère de celle qui était ma confidente depuis le collège me proposa de rester dîner. Pour elle, une bonne assiette de spaghettis à la bolognaise soigne tous les chagrins. Elle me resservit deux fois. Yann était pour la troisième année consécutive dans la même classe que nous et les parents de Maëlle l'accueillaient, comme moi, souvent chez eux.

Un jour, Maëlle lança un débat sur la physique quantique et il se passa quelque chose de différent entre nous : des sourires complices, des échanges plus poussés sur nos centres d'intérêt. Est-ce que mon amie, à force de me répéter qu'il me fallait un mec comme son voisin, sérieux, juste, sensible, m'avait fait porter un regard nouveau sur lui ? Yann était son ami, il était évidemment le mien. Je n'avais jamais cherché plus loin. Il eut un rire communicatif, je crois que c'est à ce moment-là que je suis tombée amoureuse de lui.

— *D'après le directeur, ce nom a été choisi parce que ces fleurs symbolisent l'éternité, tentai-je d'argumenter.*

Yann se retenait de rire. Il peinait à rester sérieux face à notre amie.

— *Les chrysanthèmes, ma puce, restent les stars de la Toussaint. Bonjour le symbole, surtout pour une maison de retraite ! se moquait-il à chaque fois que j'essayais de justifier le choix du nom de la structure pour laquelle j'allais travailler, et ce pour une durée indéterminée.*

— *Parce que ton patron a germé une brillante idée en appelant sa société « Changer d'herbe » ? lui rappelai-je.*

Hilare, Maëlle n'arrivait pas à boire sa tasse de café. Elle avait refusé une fois de plus les capsules de ma Dolce Gusto, préférant la vieille cafetière que ma grand-mère m'a donnée. Elle l'avait préparé avant que je rentre, sans cuillère doseuse, avec peu d'arabica moulu et beaucoup d'eau. Un café au visuel très clair, sans goût.

Yann lui avait sorti son mug favori et elle le cramponnait.

— Avoue que « Changer d'herbe » renvoie plus à un slogan pour dealer qu'à une entreprise de paysagiste ! Mais « les Chrysanthèmes » pour une maison de retraite, franchement, c'est fort aussi !

— Ils auraient pu appeler leur établissement « les Azalées », suggéra Yann, ces arbustes ornementaux symbolisent le bonheur d'avoir aimé.

— Ou les anémones, ça claque « les Anémones ».

— Elles évoquent la tristesse de renoncer à quelqu'un, pour un EHPAD...

— En tout cas, félicitations, ma belle, pour la signature de ce contrat ! Tu as été embauchée dans quelle unité ?

— Alzheimer et Parkinson.

— Bon courage à ces petits vieux pour te supporter !

Elle gloussa avant d'écraser une bise sur ma joue.

— Je plaisante. Tu as des nouvelles de ta cousine ? Elle sait pour ce CDI ?

— Clémentine est la première que j'ai mise au courant après Yann, mes parents et toi. D'ailleurs, elle roucoule à Paname !

— Alors la tourterelle n'est pas près de revenir ! Je me réjouis pour elle. Comment se porte ton grand-père ?

— La maladie gagne du terrain.

— Ça me fait de la peine pour ta grand-mère, je l'apprécie tellement.

— Et pourtant, elle reste positive. Tu la connais.

À l'approche de sa mort, mon grand-père perdait en vitalité, en autonomie. Manou, elle, gardait espoir, se convainquant que cette faiblesse était passagère, une tempête avant le calme, qu'il irait mieux, que son état se stabiliserait.

Maëlle termina son jus de chaussette devenu froid.

— Bon, je vous laisse les amoureux. Il me semble que Monsieur invite Madame ce soir.

Yann avait effectivement réservé une table Chez Mario, le restaurant le plus réputé du coin. Frantz, plutôt alsacien qu'italien, avait monté sa pizzeria et préférait qu'on l'appelle Mario pour sa crédibilité. Les flûtes de Prosecco y tintaient dès qu'un évènement prétextait à être célébré : l'obtention de notre bac, la fin de nos études, notre première location, les premiers contrats de travail, etc. Ce fut également Chez Mario que Yann m'invita pour la première fois à dîner avec les billets de son argent de poche coincés à l'arrière de son jean.

Les coupes continuèrent à s'y entrechoquer à chaque occasion. On y rencontra Laurent, un habitué du lieu, et on le tutoiera comme un ami de longue date.

Laurent est fidèle aux antipasti, tagliatelles, pappardelles et tortellini de Mario, au croustillant de ses pâtes fines, à l'odeur exaltante de ses rigatoni pollo e pesto et au goût inimitable de ses raviolis aux cèpes servis avec leur sauce à la crème de truffe. Il s'habille la plupart du temps d'un pantalon beige en flanelle auquel il passe une ceinture marron. Il y associe une chemise blanche ou couleur pastel et des chaussures noires démodées. Ce genre de chaussures que les hommes gardent dans leur boîte et ressortent pour les mariages et les enterrements. Ses chemises, sans le crocodile de Lacoste, le cheval de Ralph Lauren ou autre logo de marque apparent, restent neutres. Juste blanches ou de couleurs pastel, mais toujours impeccablement repassées. Un look je-me-mets-sur-mon-trente-et-un-vingt-quatre-heures-sur-vingt-quatre, pépérissant. Pourtant, Laurent, grand, mince, avec ses cheveux blonds plaqués en arrière, ses yeux limpides et son teint translucide, net, épargné par ses quarante années, interpelle. Il se démarque de n'importe quel client en allant vers les autres.

Il se présenta la première fois à nous en nous détaillant les garnitures de chaque pizza, la composition des différentes sauces qui accompagnent les pâtes. Nous n'avons pas eu besoin d'ouvrir la carte et de prendre connaissance des menus. Il tira ensuite une chaise jusqu'à la table d'à côté. Yann, un brin moqueur, me donna un coup de pied dans le tibia. La deuxième fois, Laurent s'autorisa à lisser les mauvais plis de la nappe à damier blanc et rouge du bout des doigts, à replacer minutieusement la bougie au centre de la table. Il insista pour que nous commandions un tiramisu. Il nous assura que c'était le meilleur qu'il n'ait jamais mangé, puis il s'apprêta à jouer de la harpe au cœur de la pizzeria.

Il étala sa science avant de commencer son concert privé :

— La harpe est l'un des instruments les plus vieux au monde. Elle existe depuis des milliers d'années. Ce soir, je vais vous interpréter un extrait du Concerto pour flûte et harpe composé en 1778 par Mozart sur commande du Duc de Guisnes.

La justesse des premières notes immobilisa les clients de la pizzeria. Une adolescente leva les yeux de son portable, un homme mit en suspens la trajectoire entre sa fourchette et l'intérieur de sa bouche, et le couple de la table d'à côté cessa de s'embrasser. La serveuse, elle, s'arrêta net au milieu de la salle avec les assiettes qu'elle était sur le point de servir. Des frissons parcoururent nos corps, traversèrent nos jambes qui s'acoquinaient. Quand le concert improvisé toucha à sa fin, Yann remplaça ma mèche de cheveux derrière mon oreille, fit gambader ses doigts sur ma joue et picora mes lèvres.